



L'art de L'improvisation dans Les mondes en mouvement

Luc Gwiazdzinski, Olivier Soubeyran

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski, Olivier Soubeyran. L'art de L'improvisation dans Les mondes en mouvement. Luc Gwiazdzinski; Guillaume Drevon; Olivier Klein. Chronotopies. Lecture et écriture des mondes en mouvement, Elya Editions, pp.175-181, 2017, 979-10-91336-109. halshs-01710516

HAL Id: halshs-01710516

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01710516>

Submitted on 16 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ART DE L'IMPROVISATION DANS LES MONDES EN MOUVEMENT

Dans un contexte de « *big bang* » des organisations et des territoires, d'accélération (Rosa, 2010) et de montée des incertitudes (Castel, 2009), la réflexion engagée sur les « mondes en mouvement » paraît surtout centrée sur l'observation et la représentation, en amont de la production urbaine. Dans un changement de regard salutaire, le besoin d'une approche chronotopique croisant l'espace et le temps est peu à peu intégré à la lecture de la ville et des territoires et l'on s'aventure encore timidement sur la piste d'un urbanisme des temps et des mobilités (Gwiazdzinski, 2009).

Cette stimulante réflexion interdisciplinaire laisse pourtant de côté d'autres questions situées davantage en aval de « *la lecture* », du côté de « *l'écriture* » et de la fabrique des territoires, vers l'aménagement. Elle ne s'attarde guère sur l'adaptation des pratiques des aménageurs eux-mêmes. En amont, elle ne creuse sans doute pas assez la question des doctrines de la pensée aménagiste et ce qu'il était convenu d'appeler la « *planification* » cette organisation dans le temps d'une succession d'actions ou d'événements afin de réaliser un objectif particulier ou un projet.

Nous proposons de l'aborder en convoquant la notion d'« *improvisation* » (Soubeyran, 2015) cette figure désormais à la mode inspirée de la musique où elle est généralement définie comme « *le processus par lequel le musicien improvisateur crée ou produit une œuvre musicale spontanée, imaginaire ou ex nihilo, en se servant de sa créativité dans l'instant, de son savoir technique et théorique et parfois aussi du hasard* ». [[http://fr.wikipedia.org/wiki/Improvisation_\(musique\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Improvisation_(musique))]

Cette attitude et cette pratique que l'on aurait vite fait d'identifier comme l'idéale adaptation en temps réel aux mutations en cours dans un « monde liquide » (Bauman, 2000) – en l'opposant à celles rigides issues de la modernité, voire d'ériger en modèle

pour « *agir dans un monde incertain* » (Calon, Lascoumes, Barthes, 2001) n'est sans doute pas aussi facile à transférer au territoire et au pilotage des mondes qui viennent, qu'il n'y paraît.

Deux approches inverses

En planification l'improvisation continue à avoir mauvaise presse. Ne dit-on pas, lorsqu'un projet échoue, que « *nous en sommes réduits à improviser* » ? Signifiant par là que le planificateur a perdu la main, qu'il en est réduit à réagir au coup par coup aux circonstances qui s'imposent à lui, dans l'ignorance des conséquences de son action, incapable d'apprécier le sens global de la cumulation de ses actions. En somme, l'improvisation signerait l'échec de l'action planificatrice. La modernité aménagiste des années 60, dont l'origine est l'obsession du contrôle et la haine de la surprise est donc encore prégnante. Pourtant, depuis au moins une trentaine d'années, il semble que nous soyons dans un cycle de perception des problèmes d'aménagement où le contexte d'incertitude devient structurant face à la réalité des crises sociale, économique, environnementale (en particulier concernant l'adaptation au changement climatique) et à l'affaiblissement de l'Etat ordonnateur. En somme, nous serions exactement dans le schéma inverse de la modernité aménagiste. L'improvisation devrait être au centre de ce qui guide l'action et la demande obsessionnelle de prédictibilité signerait alors l'incompétence du planificateur. Il y aurait donc la nécessité de penser à nouveau frais une discipline de l'action, en contexte d'incertitude, qui n'oublierait pas de reposer les questions de pouvoir, du sens de l'action non déconnectés d'enjeux éthiques et de la nécessité de prise en compte du long terme.

Un rôle subversif essentiel

Au-delà de ces deux approches caricaturales, l'important est de comprendre le rôle subversif que peut avoir l'improvisation en aménagement, comme mutation de la pensée aménagiste. C'est à ce niveau qu'il devient intéressant de l'étudier.

Une telle ambition n'est pas facile à tenir. Le risque de banalisation de la notion est réel. Après tout, n'importe quel planificateur vous confirmera que les modèles de planification ne se plaquent jamais tels quels. Il y a toujours une part d'ajustement, d'adaptation, où les solutions ne sont pas dans les livres et donc « *d'improvisation* ». Dans ce cas, l'imaginaire planificateur des années soixante, métabolise l'improvisation et en réduit la portée. L'autre risque n'est pas un risque de banalisation mais d'insertion de la notion dans une perspective néolibérale de l'Etat, de nouveaux modèles de gestion des entreprises tournés vers la gestion par projet, la flexibilité, la créativité et eux mêmes vus comme modèles pour penser l'organisation des territoire et leur gestion.

La question est alors de savoir comment faire pour assurer la capacité subversive de l'improvisation, et donc prendre au sérieux cette mutation de la pensée aménagiste. Identifier des situations dans lesquelles l'improvisation pourrait aider à rendre concevable ce qui est inconcevable du point de vue de l'aménagiste de la modernité.

Donnons deux exemples. Le premier concerne le passage du « *pilotage a priori* » au « *pilotage par les conséquences* ». Le pilotage a priori exprime une modernité aménagiste triomphante. Les raisons d'agir, les motivations, la croyance dans les effets attendus de l'action, définiront un sens de l'action a priori qui aura très peu de chances d'évoluer dans le passage à l'action. Le second, au contraire, exprime sa crise : nous serions de plus en plus confrontés au « *pilotage par les conséquences* ». Les raisons d'agir, les motivations et la croyance dans les effets se fragilisent face à la pluralité des régimes de légitimation et justification, ouvrant ainsi un espace d'incertitude sur le sens a priori de l'action (savons-nous ce que nous faisons ?). Mais surtout, ce pilotage par les conséquences signifie que ce sont les conséquences non intentionnelles de l'action qui donneront le sens (ou les sens) de l'action, donc a posteriori et de façon non prévisible. Il est donc très difficilement concevable de concevoir le pilotage par les conséquences à partir du pilotage a priori. Par contre, l'improvisation comme discipline de l'action n'est pas incompatible avec le pilo-

tage par les conséquences. Cela ne veut pas dire que la recette serait trouvée, mais qu'un chantier peut s'ouvrir en conservant l'horizon de la mutation de la pensée aménagiste.

Le second exemple nous permet de revenir à la remarque introductive. La pensée planificatrice moderne s'est construite sur l'obsession du contrôle et donc de la réduction d'incertitude. Dans ce cadre, l'action se caractérise par le couple Action Intentionnelle, Conséquence Intentionnelle (AI/CI).

À l'autre bout du spectre, un échec total d'une action planificatrice, peut se caractériser par le couple : action non Intentionnelle/conséquences non intentionnelle (ANI/CNI). Ce dernier exprime la situation où le planificateur perd donc la maîtrise de son action et des conséquences de celle-ci. C'est là où il subit, réagit au gré des circonstances, perd sa position de surplomb, renonce à la quête d'une direction et « en serait réduit à improviser ». Et il est vrai qu'il est relativement inconcevable d'échafauder une action planificatrice avec le couple action non intentionnelle/conséquence non intentionnelle.

Nous ne serions pas très loin d'un planificateur dont la devise serait : « *je fais n'importe quoi !* ». Ce qui n'est pas des plus rassurant... Pourtant, la pensée de l'improvisation n'est pas incompatible avec ce couple (ANI/CNI) sans pour autant qu'on puisse l'y réduire entièrement. Ce serait précisément ce que pense le planificateur moderne, et c'est pour cette raison qu'il la dénigre et ne lui attribue aucune épaisseur conceptuelle. Ce serait aussi faire injure au jazzman improvisateur, qui au bout d'années d'apprentissage, de pratique d'exercices tirés de méthodes d'improvisation variées et nombreuses, tente le passage de l'improvisation individuelle à une tout autre difficulté qu'est l'improvisation collective, cherche à développer l'art de l'écoute, à profiter de la surprise pour en faire une ressource, pour enfin « s'attendre à l'inattendu », « se préparer à l'impréparation ».

Cependant, ces dernières expressions ne sont pas des coquettes rhétoriques, mais la description de situations d'improvisation qui enlèvent une part d'inconcevable au couple (ANI/CNI).

De même les improvisateurs vivent un paradoxe où il faut à la fois maîtriser et lâcher prise. Il faut bien sûr maîtriser les techniques d'improvisation en sachant qu'improviser c'est aller au-delà de ce que l'on sait faire. De même, il faut être clair dans ses intentions tout en provoquant des espaces de créativité et donc d'incertitude pour les autres musiciens, jusqu'à fabriquer un jeu musical, un flux d'expériences, où la musique joue en vous et non plus vous qui jouez de la musique. Est-on si loin alors du couple (ANI/CNI) ?

Un art de l'observation, du lien et de l'explicitation

Il est donc possible selon nous de développer un champ de réflexion sur l'improvisation comme discipline de l'action en aménagement et ce dans un contexte de mutation de la pensée aménagiste. Il faut donc équiper cette réflexion pour à la fois la nourrir, la consolider et la protéger de ce qui pourrait la mettre en danger. La bonne nouvelle est que nous sommes loin d'être démunis. Il faut davantage rassembler, établir des ponts avec ce que nous pouvons tirer de l'histoire des idées jusqu'aux recherches les plus contemporaines, plutôt que d'avoir la prétention d'inventer au prétexte que l'improvisation autoriserait une mutation de la pensée aménagiste.

Donnons quelques exemples. *Constituer des observables, c'est à dire voir des phénomènes comme lieux d'improvisation.* C'est ce que fait Siegfried Krakauer, pour qui la ville est improvisation, dans les années trente. C'est encore suivre, à une tout autre échelle, la sociologue M. Gilbert (Gilbert, 2003) qui s'intéresse à « *comment on marche ensemble* ». C'est aussi notre capacité à mieux observer des mobilisations telles que « *Nuit debout* », en ce qu'elles constituent des situations et phénomènes exploratoires (Gwiadzinski, 2017). Plus généralement, l'improvisation donne prise aux utopies concrètes et aux différentes formes d'engagements qui s'y expérimentent. C'est ce que cherche à capter et analyser Guillaume Faburel par sa notion de « *communs territoriaux* » (Faburel, 2017).

Observer, mais aussi se donner les moyens d'approfondir la réflexion en établissant des ponts. Considérons par exemple un élément clef de l'improvisation : l'écoute. Des ponts sont à faire avec les travaux sur « la rencontre » de Chris Younès (Younes, 2003), philosophe de l'architecture, mais aussi avec les travaux sur « l'attention », menés dans le champ de la communication. Nous pensons ici à Dominique Boullier (Boullier, 2009), mais plus encore aux travaux récents de Yves Citton (Citton, 2014), spécialiste de la communication et de philosophie politique et fin connaisseur de l'improvisation en jazz.

Produire des observables, approfondir la réflexion. Mais puisqu'il s'agit d'aborder l'improvisation comme marqueur d'une mutation de la pensée aménagiste, il est aussi nécessaire d'explicitier les conditions de la connaissance à l'intérieur, à partir desquelles cette mutation puisse s'effectuer.

Explicitier, pour aussi mieux prévenir l'imposition de cadres conceptuels qui en ruinerait la possibilité. Si l'on considère l'improvisation comme un processus exploratoire, alors les cadres de la réflexion doivent se situer davantage du côté de l'épistémologie de la découverte que de la justification. Les logiques qui allient observation, hypothèse et administration de la preuve, doivent davantage au raisonnement abductif que déductif ou inductif et plus largement au cadre pragmatique.

À l'heure où la rhétorique de la « co-construction », de « l'expertise partagée », deviennent les maîtres mots de la conduite de projet en aménagement, la métaphore du chef d'orchestre fondatrice pour l'urbanisme et l'aménagement semble frappée d'obsolescence, bien qu'elle résiste. Nous avons voulu indiquer que le travail de substitution par l'improvisation était possible, enthousiasmant, mais restait en grande partie à faire.

BIBLIOGRAPHIE

- BOULLIER, C. (2009), *Les industries de l'attention : fidélisation, alerte ou immersion*, Paris, La Découverte
- CALON, M., LASCOUMES, P., BARTHES, Y. (2001), *Agir dans un monde incertain*, Paris, Le Seuil.
- CASTEL R. (2009), *La montée des incertitudes*, Paris, Le Seuil
- CITTON, Y. (2014), *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Le Seuil
- GILBERT, M. (2003), *Marcher ensemble. Essais sur les fondements des phénomènes collectifs*, Paris, PUF
- FABUREL, G. (2017), De la métropolisation à la biorégion, La grande ville peut-elle encore faire commun, *Métropolitiques* (à paraître)
- GWIAZDZINSKI L., 2017, Nuit debout, Première approche du régime de visibilité d'une scène nocturne, *Imaginations*, 7-2 The Visuality of Scenes, <http://imagination.csj.ualberta.ca/?p=9156>
- GWIAZDZINSKI, L. (2009), « Chronotopies. L'événementiel et l'éphémère dans la ville des 24 heures », *BAGF*, vol 86, n°3, pp. 345-357
- ROSA H. (2010), *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.
- SOUBEYRAN, O. (2015), *Pensée aménagiste et improvisation*, Paris, Editions des archives contemporaines
- YOUNES, C. (2003), *Art et philosophie. Ville et architecture*, Paris, La Découverte.